

**34, 2020**

## **L'imaginaire de Mai 68 dans la littérature contemporaine**

---

**Chiara BONTEMPELLI**

**Le récit d'une jeunesse maoïste : « L'Organisation » de Jean Rolin**

---

**Per citare l'articolo:**

<https://www.publifarum.farum.it/index.php/publifarum/article/view/530>

---

Rivista Publifarum

[publifarum.farum.it](http://publifarum.farum.it)

---

Documento accessibile online:

<https://www.publifarum.farum.it/index.php/publifarum/article/view/530/1007>

Documento generato automaticamente 27-10-2020

---

# Le récit d'une jeunesse maoïste : « L'Organisation » de Jean Rolin

Chiara BONTEMPELLI

---

## Table

[Le regard sur l'idéologie](#)

[L'errance du nostalgique](#)

[Bibliographie](#)

---

## Abstract

*L'Organisation* raconte la jeunesse maoïste du narrateur et son éloignement du militantisme. Jean Rolin y fait alterner anecdotes farcesques et moments mélancoliques, entre dérision de la rhétorique maoïste et douloureuse mise en question du rôle du narrateur non seulement au sein de l'« Organisation », mais aussi dans son existence en général. L'article essaye de montrer de quelle manière ce texte de 1996 tracerait les prémisses de la poétique rolinienne, voir de ces narrations errantes, d'ailleurs souvent parcourues par la présence d'un passé militant et par la question de la fin des idéologies.

*L'Organisation* tells about the Maoist youth of the narrator and his departure from militancy. Jean Rolin mixes comical anecdotes and melancholic moments; he switches between the mockery of the Maoist rhetoric and the painful questioning of the narrator's role not only inside the “*Organisation*”, but also from a wider and existential point of view. The essay tries to show how this text – published in 1996 – lays the groundwork for Rolin's poetics, which rules his errant narratives, often

filled with the presence of a militant past and with the theme of the end of ideologies.

---

Jean Rolin est né en 1949. En mai 68 il a 19 ans, le bon âge - à la fois assez jeune et assez âgé - pour se laisser transporter par les événements et s'enrôler ensuite dans la Gauche Prolétarienne, formation d'extrême-gauche maoïste qui poursuivra ses activités jusqu'aux années 1973-1974. Tout comme le fera son frère Olivier en 2002 dans son ouvrage *Tigre en papier*, Jean Rolin raconte son expérience dans un roman, *L'Organisation*, paru en 1996. Il s'agit d'un texte ouvertement autobiographique, ou bien autofictionnel si l'on préfère ; ce qu'on en sait, tout au moins, c'est que le narrateur s'appelle Jean et que son parcours de vie ressemble beaucoup à celui de l'auteur dans sa jeunesse.

Le titre - auquel s'ajoute le choix éditorial d'une image de couverture tirée de *La Chinoise* <sup>1</sup> - fait directement référence à l'organisation maoïste et témoigne ainsi de son importance dans la formation du protagoniste. Rolin relate d'abord les années de l'engagement et de la lutte la plus radicale, y compris les quelques mois d'« établissement » dans les usines, et passe ensuite au récit de la dissolution du groupe, qui va de pair avec une période de désillusion. La deuxième partie du roman, qui se déroule dans les années 70 - alors que l'Organisation est désormais dissoute - raconte les nouvelles formes que le narrateur et certains de ses anciens compagnons s'acharnent à donner à leur lutte politique (en s'engageant dans la question irlandaise, dans les guerres de libération africaines ou bien dans la Révolution des Œillets au Portugal). Après ces tentatives de poursuivre ailleurs son engagement, le narrateur sombrera dans une crise existentielle de plus en plus profonde, liée à un malaise qui ne coïncide pas complètement avec le désengagement, et lors de laquelle la consommation massive de ce qu'il appelle simplement le « produit », autrement dit les drogues, constituera l'unique réconfort.

L'éloignement de l'Organisation apparaît comme un processus progressif, l'histoire est racontée de manière plutôt linéaire mais fragmentaire : constituée d'anecdotes, enchaînant les différentes phases et les différents épisodes, elle est interrompue par des trous temporels. La narration est donc conduite sous le signe de la suggestion plutôt que du récit rétrospectif classique, tout en suivant une

certaine linéarité chronologique. Pourtant, bien qu'elle ne crée pas de dispositif narratif particulier qui manipule le temps et la mémoire, la narration rend également compte de toute la complexité et de la précarité d'une trajectoire de vie. La langue utilisée est claire, concise, sobre, parcourue par une ironie brillante et caustique, qui vise les formes de l'engagement mais aussi la figure même du narrateur.

Nous examinerons comment dans *L'Organisation* le récit de l'expérience militante du narrateur se place sous le double signe du détachement ironique et de la mélancolie, mêlée de nostalgie, à l'égard de ce passé révolu. Ensuite, grâce à quelques incursions dans d'autres textes de Rolin, nous nous interrogerons sur la manière dont l'engagement passé et l'échec de l'idéologie constituent un horizon constant auquel se rapporter en toile de fond, un noyau dense d'implications qui l'accompagne toujours dans les explorations du monde contemporain, caractéristiques de l'ensemble de la production rolinienne.

## **Le regard sur l'idéologie**

Le narrateur se montre d'emblée constamment appliqué à démanteler la machine rhétorique des groupes maoïstes. En ce sens, l'ironie constitue sans aucun doute le moyen privilégié à travers lequel il interprète son expérience militante. La rhétorique des militants s'en trouve totalement ridiculisée : formulations, slogans, mots d'ordre sont insérés dans le texte avec les effets les plus comiques et sont soumis à une critique féroce, comme en témoigne par exemple ce passage qui souligne l'effort d'épuration de tout résidu esthétique et intellectuel, donc bourgeois :

[...] nous élaborions des textes rudimentaires, scandés de formules incantatoires composées en majuscules d'imprimerie : « Si on nous traite comme des chiens on va mordre ! [...] beaucoup de nos camarades [...] affectaient volontiers dans leur littérature un style ordurier, au prix d'efforts inouïs de distorsion des habitudes stylistiques contractées dans les classes de préparation aux grandes écoles. (ROLIN 1996 : 21-22).

Ainsi, par le biais de ce travail de manipulation entre autres, les sentences parfois violentes et plutôt explicites, s'avèrent en fin de compte ridicules par leur caractère

hyperbolique, comme celles où se trouvent entremêlées hyperbole et sentiment de l'absurde : « Pas un flic ne sortira vivant de Paris insurgé ! » (ROLIN 1996 : 107). Les militants se plaisaient aussi à créer des aphorismes métaphoriques, à l'instar de ceux du Grand Timonier, comme les propos prononcés par un camarade accusé dans un procès :

[...] il déclarait notamment : « Le paysan va traire sa vache à l'heure où le bourgeois ivre mort rentre chez lui », phrase véritablement magique pour la profusion des variantes qu'elle suggère, telle que « la vache rentre chez elle à l'heure où le paysan ivre mort va traire son bourgeois », et ainsi de suite *ad libitum*. (ROLIN 1996 : 106).

Ici le narrateur parodie la phrase prononcée en renversant les mots qui la composent pour former de nouvelles phrases, assurément absurdes, mais pas plus que l'originale, qui en ressort complètement subvertie.

Pourtant, outre l'aspect comique, Rolin souligne aussi la difficile application de l'idéologie maoïste à la société dans laquelle elle s'insère, donc l'existence d'un véritable décalage idéologique des militants par rapport à la réalité économique et sociale de la France <sup>2</sup>. Le narrateur affirme clairement que :

[...] le militant n'est guère enclin à s'interroger sur le bien-fondé de ses idées et sur l'étroitesse des liens qu'elles entretiennent avec la réalité. Parfois, cependant, il arrivait que nous fussions obligés de remarquer combien le monde suivait un cours éloigné de nos propres desseins, et à quel point nous étions isolés dans notre obstination à préparer la guerre. (ROLIN 1996 : 25).

C'est en ce sens aussi que la période de l'engagement finit par être conçue comme une forme d'aveuglement ou de folie collective, soutenue par l'image de l'ivresse qui innerve tout le roman, image qui peut se prêter à différents degrés de lecture comme le montre M. Lamarre dans une étude comparée de l'œuvre des deux frères Rolin (LAMARRE 2009). Or, nombreux sont les passages dans lesquels les militants s'abandonnent à ce que le narrateur appelle des « beuveries clandestines » pour retrouver l'insouciance de la jeunesse que la Cause leur avait niée (d'autant plus que la consommation d'alcool, tout comme la littérature et l'art, était interdite par les maos). Pourtant l'ivresse fonctionne aussi comme métaphore

pour désigner l'étourdissement collectif constitué par le maoïsme : dans certains passages la question est directement abordée en termes d'« aveuglement » et d'« absence de lucidité » quant à l'essence même de la révolution (ROLIN 1996 : 36). Dans la conclusion du livre la superposition entre militantisme et ivresse est totale : quelques années après avoir quitté la Gauche Prolétarienne, le narrateur, complètement ivre après une période d'abstinence, entre dans une église ; il se retrouve face à une statue de Sainte Rita, patronne des « causes dangereuses et désespérées », auxquelles on pourrait ajouter sans doute l'espoir de faire la révolution en France. Il brûle un cierge à la sainte quand son regard tombe sur une Bible qui se trouve à côté. Par hasard, cette Bible est ouverte sur une page du Livre des Proverbes où l'on peut lire « Méfie-toi du vin ! ». C'est sur une exhortation à l'adresse du narrateur que se clôt donc *L'Organisation* : se tenir à l'écart de l'alcool qui - comme l'idéologie et évidemment en substitution de celle-ci - avait réussi à altérer la conscience du narrateur pendant de très longues années.

Dans cette opération de reconsidération intégrale de la période, ce n'est pas seulement la partie théorique du militantisme qui est abordée à la lumière de l'ironie la plus tranchante, mais c'est aussi son application pratique. Cela veut dire que les actions projetées et, dans certains cas, mises en œuvre par les militants se révèlent farcesques, franchement rocambolesques, et échouent souvent. C'est le cas, par exemple, du projet de poser une bombe qui échoue en raison de la maladie du seul chauffeur dont ils disposaient, un peu comme s'il s'agissait d'un travail bureaucratique des plus banals ; ou bien de l'établissement du narrateur dans une usine qui se révèle aussi aux antipodes de la haute mission qu'il se préfigurait : dans un premier temps obsédé par un asthme sans doute d'origine psychosomatique, il sera ensuite dominé par l'incapacité, la fainéantise, l'ennui ; dans un autre épisode, on échappe à la police - avec laquelle on joue d'habitude « au jeu du chat et de la souris » - en se réfugiant dans des toilettes à la turque des plus miteuses, en déclenchant une situation hautement farcesque quand les gendarmes s'acharnent à frapper à la porte de ces toilettes, car ils ont littéralement besoin d'en faire usage ; dans un autre cas, leur « première action commune en Irlande » (ROLIN 1996: 142), consiste en deux phases, somme toute très peu révolutionnaires : d'abord, ils s'appliquent à consommer un petit-déjeuner pantagruélique dans un grand hôtel et partent sans payer, ensuite il passent leur

soirée en buvant de l'alcool volé dans les magasins. Même la tentative du narrateur de contribuer activement aux mouvements anticolonialistes en Afrique se révèle peu concluante, plombée par les lenteurs bureaucratiques, elles aussi plutôt prosaïques. C'est dans ce contexte de relecture ironique et antihéroïque de tous les aspects du militantisme que le regard critique en vient à remettre en question l'authenticité-même de son engagement, par exemple quand le narrateur raconte ce geste, qui a précisément lieu dans la période africaine : « [...] je conclusais par des "salutations marxistes-léninistes", hypocritement, car cela faisait déjà quelques temps que je n'étais plus un adepte de cette doctrine, si même je l'avais jamais été. » (ROLIN 1996 : 182). Bref, l'ironie est ici poussée jusqu'à miner la sincérité même de son engagement dès le début, ce qui est tout de même un peu surprenant. D'ailleurs, on pourrait s'étendre sur le sentiment d'inadéquation propre au narrateur qui, dans l'ensemble de *L'Organisation*, ne coïncide jamais vraiment avec les structures dans lesquelles il milite, toujours en proie à un malaise existentiel qui au cours du texte se fait de plus en plus grave. Cela préludera à la période toxicomane et alcoolique, où par ailleurs la drogue tiendra lieu de succédané de la communauté militante, et servira à étourdir et à étouffer les souffrances intimes, comme le dit plus ou moins explicitement le narrateur dans ce passage, où le parallèle entre militantisme et dépendance aux drogues est net :

De nouveau nous transportions des substances illicites que nous devions désigner par des noms de code et, même si nous ne travaillions plus à la destruction de la société, nous pouvions persister dans l'illusion réconfortante qu'elle-même n'avait pas renoncé à nous détruire, puisque de nouveau il nous fallait craindre les barrages, éviter les contrôles, et mentir avec aplomb [...]. De nouveau nous étions unis par des liens de circonstance, à la fois artificiels et forts comme tous ceux qu'engendre l'illégalité. Et par surcroît, ce qui cimentait le groupe et le vouait à l'opprobre de la société procurait du plaisir, un plaisir qui remplissait le corps et l'esprit au point de ne laisser de place pour rien d'autre [...] : jusque-là, rien n'avait eu la force de me faire taire ainsi, même du dedans. (ROLIN 1996 : 188-189)

C'est donc à travers la répétition quasi obsessionnelle de ce « de nouveau » que le narrateur tisse un lien de dépendance étroit entre la fin de l'engagement ainsi

que de la lutte armée clandestine, et la consommation massive de drogues, avec tout ce que cela implique au niveau des liens sociaux.

## **L'errance du nostalgique**

En général toute la période du militantisme, y compris la figure du narrateur et son rôle à l'intérieur de la Gauche Prolétarienne, fait l'objet d'une ironie si tranchante qu'on finit par se demander si ce n'est pas une manière pour garder à distance quelque chose auquel l'auteur reste attaché, de même que le sarcasme à l'égard de l'être aimé dissimule souvent la souffrance non métabolisée causée par la fin d'un amour.

En ce sens, ce recours à l'ironie ne serait pas du tout en contradiction avec une certaine nostalgie vis-à-vis de ce passé, et révélerait plutôt un sentiment d'exil plus ou moins assumé à l'égard d'une période, où les illusions relevaient du possible. Ainsi le roman finira par créer une figure narrative mélancolique, avec une tendance accentuée à l'alcoolisme, figure biographique de ce « renoncement sans reniement » dont parle le sociologue Boris Gobille, en l'opposant à d'autres romans sur la période qui sont hantés par le thème du repentir, de l'apostasie, de l'abjuration (GOBILLE 1998 : 30). Rolin nous montre au contraire un parcours où les luttes issues de mai 68, l'adhésion au maoïsme et l'abandon progressif de celui-ci sont les étapes pour parvenir au désenchantement, mais sans que celui-ci implique un reniement total des choix du passé. Dès lors, à défaut de reniement, que reste-t-il de cette période, selon Rolin ?

Tentons de répondre à cette question. S'il est vrai que *L'Organisation* est le seul roman de Rolin où il raconte les détails de son engagement dans la Gauche Prolétarienne, il n'en demeure pas moins vrai que l'expérience du militantisme parcourt entièrement son œuvre, pour constituer, tel un fil rouge, un passé commun aux voix narratives de ses récits, une question qui hante les lieux traversés. Ainsi, ce qu'affirme Dominique Viart à propos de la littérature contemporaine qui s'énoncerait à partir de la défection des grands discours (VIART 2008 : 253) est d'autant plus valable en ce qui concerne la production de Jean Rolin, et cela bien au-delà de *L'Organisation*, roman où ces grands discours constituent le pivot de l'histoire et du parcours du protagoniste. Il serait alors

possible de soutenir que *L'Organisation*, en tant que roman de formation où l'éducation s'identifie *grosso modo* à un parcours vers la désillusion politique, finit par jeter d'une manière plus ou moins explicite les prémises d'un regard nouveau porté sur le réel. Ce regard est propre à toute la production de Rolin et s'applique à poursuivre des narrations errantes, vagabondes, où alternent les décors les plus variés : banlieues parisiennes, zones ravagées par la guerre, espaces hétéroclites à l'autre bout du monde.

Par ailleurs, dans *L'Organisation* le narrateur se trouve investi d'un statut d'observateur, de témoin du monde environnant. En effet, en plus d'un sentiment général d'inadéquation personnelle, son personnage n'est ni apte ni vraiment disposé à risquer sa vie dans les situations violentes, voir à y participer activement. À ce propos il raconte que le rôle de témoin lui avait été conféré en quelque sorte déjà à l'époque du militantisme actif : en Irlande le narrateur se retrouve véritablement exclu de la lutte armée contre les Anglais et il est explicitement contraint à se limiter à en relater les événements. Il commente à ce propos : « Personnellement, ce rôle me convenait parfaitement » (ROLIN 1996 : 166) et c'est la seule fois dans tout le roman où le narrateur semble satisfait et à son aise par rapport à son identité et aux tâches qu'il est censé accomplir. Qui plus est, les seules activités dans lesquelles il affirme être particulièrement doué, et qui donc échappent à ce climat général d'autodénigrement – où règnent passivité, incapacité et manque de courage – sont liées à l'art de l'écriture et de la composition : d'abord, il s'occupe de « maquiller les pommes » pour un agriculteur, c'est-à-dire de les disposer afin de cacher au public les parties tachées de pourriture ; ensuite, pour vivre et pour s'acheter la drogue il se mettra à rédiger des fascicules sur la vie du Christ pour un éditeur catholique qui publie des livraisons mensuelles. Il finit ainsi par se découvrir une certaine habileté dans l'art de la représentation (« maquiller les pommes ») et dans l'art du récit (bien que circonscrit à la vie du Christ ou à des publications médiocres). Conjointement à l'investiture semi-officielle en tant que « témoin » des événements, cette activité scripturale préfigure en quelque sorte la future activité d'écrivain et d'observateur du monde et ce, dès la période de la Gauche Prolétarienne et les années qui suivront sa désagrégation. Mais ce qui subtilement se révèle aussi en filigrane, c'est la nature de cette vocation d'écrivain, c'est-à-dire la posture même du

narrateur rolinien, effacée et désabusée, et en même temps consacrée à une description détaillée du réel, désormais dépourvue de toute prétention d'interprétation idéologique et d'intervention active.

À cet égard il y a lieu de faire référence aux phrases finales de *L'Explosion de la durite*, roman de Rolin publié en 2007 et se déroulant entre Paris et le Congo. Ici le narrateur se retrouve à rêvasser sur un épisode qui l'avait vu protagoniste lors des émeutes du mois de mai : il avait été grièvement blessé et hospitalisé. Or, selon la légende familiale, son père aurait dit, en cas de mort de son fils, prétendre en tant qu'ancien gaulliste à un entretien avec le Ministre de l'Intérieur dans le but de le tuer pour venger son fils, probablement abattu par la police - événement qui aurait sans doute attisé une intensification des émeutes, avec des conséquences imprévisibles. Après avoir tracé cette intrigue vaguement uchronique, le roman se clôt sur un dernier commentaire du narrateur : « Un jour il faudra que je raconte cette histoire, l'histoire de ma mort héroïque et de la révolution qui s'ensuivit. » (ROLIN 2007 : 208).

Ce roman se termine donc sur la perspective d'un autre roman qui a trait à la participation du narrateur aux événements de mai 68 et qui fera de lui le héros qu'il est loin d'avoir été. Or, ce livre ne verra jamais le jour, si ce n'est sous forme de phantasme : en traçant les grandes lignes de cet hypothétique roman révolutionnaire qui a finalement avorté, la voix du narrateur semble dire, implicitement, que n'étant pas des héros et la révolution n'ayant pas eu lieu, autant parcourir le réel et essayer de le raconter. Même dans *L'Organisation*, le narrateur rejette finalement la possibilité d'une mort héroïque au service de la révolution en faveur d'une mort inutile et décadente comme celle qu'il vient de lire dans un de ses livres préférés, *Au-dessus du volcan* de Malcom Lowry : « D'autre part, après cette lecture, je ne pus me défaire de l'idée qu'il était peut-être encore plus beau de mourir pour rien, à l'apogée d'une cuite formidable, que pour la cause du peuple et en possession de ses moyens. » (ROLIN 1996 : 75). Dans cette déclaration et dans le *finale* de *L'Explosion de la durite* on entrevoit aussi que l'échec de mai 68 et des tentatives révolutionnaires qui l'ont suivi est lié aussi en filigrane à la fin de toute possibilité héroïque, voire romanesque, et cela ouvre donc indirectement la voie à des modalités de narration inédites, moins fondées sur la possibilité de réinventer le réel, que ce soit à travers le roman où à travers l'utopie,

et davantage centrées sur l'attitude à le parcourir, à le raconter tel qu'il est.

Mais comment s'y prendre ? Comment raconter le réel ? Comment trouver sa propre posture narrative, l'allure que devra prendre le récit ? Dans un passage de *L'Organisation*, Rolin semble répondre : il y décrit le bizarre personnage de Momo, une espèce de vagabond, qui aux hélicoptères préfère les ballons, « qui se déplacent en silence et sans but précis » (ROLIN 1996 : 229). On pourrait y reconnaître la posture propre au narrateur rolinien, sous le signe de la sobriété, du manque de prétention explicative, du déplacement nomade ; figure errante au gré du vent à l'image des ballons de baudruche, voire selon le courant que le monde lui impose, sans aucune possibilité téléologique résiduelle.

En cela, Rolin s'insère de toute évidence dans une tendance plus générale de la littérature contemporaine à se réappropriier le monde et le réel et à le faire sans oublier ni le soupçon hérité du formalisme, ni la fin des idéologies, c'est-à-dire cette invalidation des grands discours dont parle Jean-François Lyotard. À la fin des années 70 cette vague avait déjà partiellement été annoncée par le retour d'une littérature voyageuse – et qui orgueilleusement se proclamait telle – liée surtout à la figure de Michel Le Bris, qui l'avait conçue explicitement comme une manière de prendre congé des idéologies et du formalisme qui avaient dominé l'après-guerre. Or ce n'est pas un hasard si Le Bris a été directeur de *La Cause du Peuple*, journal directement lié à la Gauche prolétarienne. Comme le souligne Bruno Tritsmans à propos de l'œuvre du frère de Jean Rolin, on assistait déjà, en 1977, dans *L'Homme aux semelles de vent*, à « la mutation du vieux militant en voyageur », où l'on pouvait lire comment le vieux rêve de la révolution se transformait « en errance sur les chemins qui ne mènent nulle part » (TRITSMANS 2008 : 77), à la manière des ballons qu'évoque Jean Rolin (ROLIN 1996 : 229).

Si l'on considère l'ensemble de sa production, on s'aperçoit qu'elle est imprégnée d'une méditation plus ou moins explicite sur la fin des utopies, ou bien de véritables allusions au passé militant de l'auteur. L'ironie utilisée pour y faire référence est toujours doublée d'une mélancolie éloquente qui laisse transparaître une nostalgie pas totalement assumée. Pour trouver une description plus claire et éloquente de cette nostalgie pour l'époque des idéologies, j'évoquerais un autre ouvrage encore, *Terminal frigo*, où le narrateur se réfère à l'attitude des anciens

dockers, à l'attachement qu'ils continuent à avoir pour leur passé de lutte :

[...] on sent poindre dans leurs propos une certaine nostalgie de l'époque où ceux-ci faisaient la loi sur les quais : peut-être parce qu'en ce temps-là eux-mêmes étaient jeunes, tout simplement, ou parce-que tout ce qui présente un caractère historique, pourvu que ce caractère soit reconnu, engendre à la longue un sentiment d'appartenance chez ceux qui à des degrés divers y ont été associés. (ROLIN 2005 : 110).

Il me semble que cette affirmation se prête également en partie à la description de l'attitude nostalgique propre au narrateur rolinien, à cette figure errante de l'ancien militant.

Il s'agissait de savoir si Rolin, à travers son ironie sobre mais tranchante, sauvait quelque chose de la période militante qu'il raconte dans *L'Organisation* ; on a vu que c'est précisément dans la désillusion politique et la fin des utopies que son regard sur le réel - et donc son écriture - trouve son origine. Ce regard pourrait à juste titre s'insérer dans une tendance plus générale de la littérature contemporaine à se réappropriier le monde et l'histoire et à le faire à travers les formes d'un « réalisme déconstructionniste », comme le définit Lionel Ruffel en parlant des « narrations documentaires » (RUFFEL 2012), qui correspondent peut-être plus précisément à l'esprit rolinien que les narrations strictement voyageuses à la Le Bris. On a vu que cette posture apparaît déjà dans *L'Organisation*, où, outre la naissance d'une vocation, on peut lire aussi des phrases comme celle-ci : « [...] la raison était peut-être du côté des flâneurs » (ROLIN 1996 : 27), où l'on voit clairement à quel point pour Rolin l'alternative au militantisme se pose presque explicitement en termes d'errance, d'exploration, de flânerie enfin.

Rolin consacre donc ce roman au récit de sa jeunesse maoïste et aux difficultés affrontées pour s'en sortir. Or l'errance et l'exploration du réel, qui constituent une grande partie de sa production, sont issues du même désenchantement post-soixante-huitard dont parle *L'Organisation*. Ce désenchantement est si total et si profond, qu'il pourrait informer l'occasion même qui est à l'origine du présent Colloque, si l'on en croit l'affirmation caustique que l'on retrouve dans *Zones*, ouvrage qui précède d'un an *L'Organisation* : « Seigneur, protégez-nous des commémorations, des bicentennaires et des cinquantenaires, protégez-nous de tout

ce que l'État organise pour notre édification. » (ROLIN 1996 : 76).

Si l'utopie est morte, si ce qui lui survit n'est qu'une insoutenable nostalgie, il subsiste néanmoins un soupçon d'esprit de rébellion bel et bien vivant.

## Bibliographie

GOBILLE, B., « La parabole du fils retrouvé : remarques sur le “deuil de 68” et la “génération 68” », *Mots*, n°54, mars 1998, pp. 27-41.

LAMARRE, M., « Ivresse et militantisme : Olivier Rolin, Jean Rolin, Jean-Pierre Le Dantec », *CONTEXTES* [en ligne : <https://journals.openedition.org/contextes/4450>], 6 septembre 2009.

ROLIN, J., *L'organisation*, Paris, Gallimard, 1996.

ROLIN, J., *Zones*, Paris, Gallimard, 1995.

ROLIN, J., *Terminal Frigo*, Paris, Gallimard, 2005.

ROLIN, J., *L'explosion de la durite*, Paris, Gallimard, 2007.

RUFFEL, L., « Un réalisme contemporain : les narrations documentaires », *Littérature*, 2, 2012, pp. 13-25.

TRITSMANS, B., « Tropismes exotiques et petites géographies : Rolin écrivain voyageur », dans *Olivier Rolin. Littérature, histoire, voyage, études réunies* par L. Rasson et B. Tritsmans, Série C.R.I.N., n°49, janvier 2008.

VIART, D., VERCIER, B., *La littérature française au présent*, Paris, Bordas, 2008.

---

## Note

[↑ 1](#) Célèbre film réalisé par Jean-Luc Godard et paru en 1967 qui trace un portrait très sarcastique d'un groupe de jeunes militants maoïstes.

[↑ 2](#) Il s'agit là d'une question qui d'ailleurs est propre à la poétique de Rolin, c'est-à-dire l'existence dans le monde, et dans le récit qu'on en fait, d'un écart entre le réel et la rhétorique, tel un mouvement sous-jacent à son esthétique qui traverse l'ensemble de son œuvre.

Dipartimento di Lingue e Culture Moderne - Università di Genova  
Open Access Journal - ISSN électronique 1824-7482